

Mon atelier est sur le port ouest d'Amsterdam, au bout de *Mainhavenweg*, « route du port principal ». Local industriel coince entre deux raffineries de pétrole autour duquel s'étendent à perte de vue : canaux bordés d'immenses hangars, ponctués par cheminées, grues, containers. Jours et nuits, pétroliers se succèdent, vidant leur contenu dans tuyaux labyrinthiques, avant que sombre liquide ne soit déversé dans camions citernes. Végétation timide, qualifiée de mauvaises herbes, a trouvé le moyen de s'extraire de terre, sur fines berges que béton n'a pas encore recouvert. Effluves de gaz d'échappement, d'asphalte humide, de pétrole brut chargent air tinté par crissements de bouées contre coques de navires, entrecrocs métalliques de containers, sirènes de recul de chariots élévateurs, cornes de brume de tankers. Dans l'eau flottent déchets plastiques et nappes irisées d'huiles de moteur. Image folklorique des Pays-Bas, suite logique des bucoliques moulins à vents asséchant polders toujours verdoyants. C'est là que je travaille, c'est là qu'il·elle·s vivent.

La rencontre s'est faite à travers une crotte. Crotte de canidé banale, assez petite, brun tirant sur noir, déjà un peu sèche, élevée à quelques dizaines de centimètres sur dalle de béton comme piédestal pour merde. Indice commun auquel j'aurais prêté peu d'attention mais l'environnement m'a poussé à plus de curiosité. J'avais renoncé à l'ensauvagement dans ce pays terraformé, où espaces naturels sont dessinés par ingénieurs. Hollandais·e·s ont étendu leur terre sur leurs propres terres, colonialisme endogène. Victoire criante de ligne droite sur marécages. Domestication paysagère poussée à son paroxysme. Pourtant, cette crotte se dresse devant moi. Sauvage est là où je ne l'attendais plus.

Je cherche davantage. Je trouve : restes de nourritures, ailes encore liées par morceaux de chair séchée, plumes éparpillées, crânes blanchis, arrêtes nickelles. Je déchiffre : empreintes dans maigre banc de sable, subtiles puis évidentes. Je découvre : brèches dans béton, fêlures se prolongeant dans souterrains du bâtiment. Je soupçonne : renard·e.

Premières tentatives de capture photographique sont vaines. Mauvais réglages, mauvais placements, mauvais timing. Il suffit d'une fois pour qu'il·elle·s se révèlent : deux renard·e·s, véritables maîtres des lieux. Je cherche : indices de vie à chaque entrée sur territoire. Nouveau vestige de festin, nouvelle preuve d'assaut sur volatile, nouveau trou creusé pour enfouir cadavre ou débusquer souriceau. Un jour gris, j'aperçois sur le sol : disque en plastique jaune fluorescent sur lequel ont été déposées deux laissées, parallèles. Quel est le message ?

C'est à cet endroit que la communication peut s'établir : marquages odorifères et visuels. Revues scientifiques m'informent : tendance à choisir objets verticaux, proéminents ou situés en hauteur ; supports utilisés pour communiquer à leurs prochain·e·s états d'âmes et phéromonaux. Je fabrique : arbre en béton, relai de communication sur lequel uriner. Echec. Caméra filme : approche du pylône, flairage, puis désintérêt. Tronc n'est pas assez singulier pour recevoir fluide messenger. Il accueillera : piège photo, arbre doté de vision.

Sur voie qui longe murs du bâtiment, sable imprimé de nombreuses traces renardes, j'installe : détecteur de mouvements. Câble circule sur vingtaine de mètres jusqu'à ampoule rouge dans atelier. Signal lumineux informe : passage de canidé·e·s. Je ne sors pas pour tomber nez à museau avec eux·elles. Leur apporte présence reconfortante dans moments solitaires du vide hivernal.

Janvier, exposition dans les locaux sans l'accord du propriétaire. Il saura : territoire truffé de caméras de vidéosurveillance. Surlendemain, drapeaux aux couleurs de l'entreprise flottent dans le ciel pour nous rappeler : hégémonie du propriétaire sur ses terres. Drisses claquent contre hampes, je m'inquiète de l'effet du bruit des drapeaux sur renard·e·s.

Vint Eunice et ses rafales déracineuses. Internet déborde d'images d'arbres déchus, de racines révélées au grand jour. Je pense : arbre en béton devant terrier, retenu par aucune attache souterraine. Il est à terre, en piteux état. Pire, barrière qui fermait propriété est tombée sur entrée du terrier. Je la pousse légèrement pour dégager l'accès de la tanière, sans la relever. Vent n'a pas fini de la souffler. Piège n'est plus attaché au tronc. Je pense : employé voisin l'a piquée, passant par toute récente ouverture de frontière ; propriétaire n'a pas apprécié présence voyeuriste de l'instrument ; renard·e·s ont profité de tempête pour emporter caméra dans abri.

Mars, restrictions sanitaires sont levées et le port héberge activité humaine inconnue jusque-là. Navires fourmillent sur quais. Camions citernes pullulent. Trafic aérien prolifère. Environnement se couvre de nouveaux sons, ambiance industrielle redouble d'intensité. Je me demande : et si renard·e·s s'étaient établie·s sous hangar quand vie portuaire connaissait un creux, comme biches sangliers pumas explorant villes confinées. Séduisante hypothèse, cependant : milieu héberge biodiversité importante, avec ou sans vie humaine. Animaux classés nuisibles et spécimens ornithologiques profitent de paix offerte par environnement peuplé d'engins plus que d'humain·e·s. Rares sont les bipèdes qui descendent des cargos ou des poids-lourds.

Un jour : odeur de cadavre flotte dans atmosphère. Je panique, imagine le drame. Du bout du nez, je cherche source, renifle herbe, flaire différentes entrées des galeries, m'accroupis, tends le regard. Je ne vois rien. Au bord de l'eau, parmi roches formant berge, forme rousse se détache, gisante. Je cours et m'arrête devant : bidon en plastique orange éventré. Pourtant odeur persiste, occupe cloisons nasales et esprit. Lendemain, en relevant piège photo, renards·e· apparaissent sur écran : soulagement.

Je fabrique : nouveaux arbres pour tenter d'établir communication, encore. Leçon de mœurs des renard·e·s, goût particulier pour : jaune fluo – à confirmer. Troncs et souches sont placée·s, prêt·e·s à recevoir messages. Reconstitution d'une maigre forêt d'arbres coupés en résine acrylique au milieu des usines. Echec des supports verticaux. Approbation des plateformes basses. Sur surface fluo de certaines souches, tâche fauve informe du dépôt de fluide. Je me penche, à quatre pattes, hume le message : odeur puissante et fraîche, boisée, presque florale, acide, légèrement ammoniacale. Je ne maîtrise pas : lexique des renard·e·s ; langage de l'urine. Je me présente, *pschit* sur tronc fluo. Pas de réponse.

J'essaie de ne pas commettre d'erreur, que mes messages ne soient pas mésinterprétés. Si pour canidé·e·s, marquage = territorialité alors je ne dois pas provoquer le conflit. Nous partageons le même territoire. *Je viens en paix*. Je prends mes précautions. Un jour, je découvre : énorme étron déposé devant bouche du terrier, signe ostentatoire. Est-ce une menace ? Traces de chaussures qui l'entourent confirment : origine humaine. Je m'empresse de le faire disparaître avant que nuit ne tombe. Il·elle·s sont déjà au courant mais je peux limiter les dégâts. Nuit suivante : il·elle·s n'ont pas décampé. J'espère qu'il·elle·s ne croient pas que j'en suis l'auteur.

Sur nouveau tronc j'installe : caméra de vidéosurveillance, extension arboricole, stratégie de camouflage destinée à se dissimuler au regard humain plus que canin. Deuxième arbre accueille : projecteur infrarouge ; troisième arbre accueille : borne WiFi.

Image retranscrite en direct sur téléphone. Écran diffuse lueurs noires et blanches de vision nocturne, éclairant faiblement l'obscurité de ma chambre. Ceux·celles que j'attends ne se montrent pas. Une nuit : aboiements captés par micro, déformés par flux satellitaire, filtrés par haut-parleur de téléphone. Je tends l'oreille. Aboiements encore. Source est hors-champs, je ne peux pas tourner la tête. Je fixe l'écran jusque tard. Plus rien. Tous les soirs, même manège : depuis mon lit, je scrute le paysage. Une nuit : dans le fond, derrière les troncs, deux yeux. Reflètent lumière infrarouge et seules deux billes brillantes flottent sur fond noir. Corps se détache de l'ombre, créature furtive qui déjà n'existe plus. Une nuit : pas approchent, silhouette blanche apparaît de dos, renifle tronc, disparaît entre arbres. Une nuit : yeux scintillent, s'approchent en trotinant, disparaissent, éclipsés par cadrage. Brusquement, tête du renard emplie écran, museau démesuré contre objectif de webcam. Il sait. Je remarque : un seul individu, toujours. Jamais deux. Je m'inquiète : paire devenue impaire, mort ou abandon ? J'espère : mai = potentielle portée, donc femelle sort moins souvent. J'attends : retour du couple à l'écran. J'attends : plus que deux.

Une nuit : rêve en vision infrarouge, nuances de gris. Deux renard·e·s approchent, renardeaux dans gueules, regards fixent caméra, fixent moi derrière caméra, déposent petits à terres et les poussent vers objectif jusqu'à coller yeux contre écran de ma paupière fermée, scrutent caméra, sondent mon œil, cornée contre cornée, liquides lacrymaux se confondent, collision des trous noir rétinien, absorbé par obscurité de tache aveugle, battement de paupières, clignement je me réveille. Sur téléphone, aucune nouvelle.

Mise à jour :

Juin : toujours pas de renardeaux. Tardent-il·elle·s ? Ne viendront pas ? Et s'il·elle·s n'étaient vraiment plus qu'un ? Jour de diplôme, participation goupile : à Mainhavenweg 17, caméra sur territoire renard, connectée à ordinateur à 10km de là, dans parking souterrain, ordinateur connecté à machine à fumée, machine à fumée connectée à bouteille de liquide à fumée + urine synthétique de renard·e. Néons rouges éclairent la salle, connectés à ordinateur. Quand, à Mainhavenweg 17, renard·e passe devant caméra : néons rouges s'éteignent – noir total, machine à fumée s'active, brouillard odorant emplie la pièce, lumière rouge se rallume, nuage acide lentement évacué de la salle par ventilation de parking – diffusion dans tout l'espace. Installation activée quelques fois en pleine journée, surtout de nuit – au petit matin, moins de liquide dans bouteille. Pas de vidéo live, seulement : odeur âcre dans air.

Un jour : incompréhension. SMS inattendu du propriétaire humain de Mainhavenweg 17 : 48h pour quitter les lieux. Arbres de résines emballés, câbles débranchés, caméra déconnectée. Je laisse, dans hautes herbes cachée des regards humains : souche jaune fluo, leur favorite. Je ne sais pas écrire : lettre d'adieu avec ma pisse.